

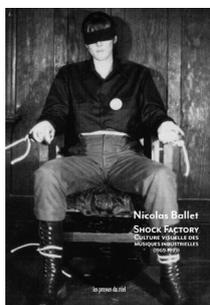
était de toute façon voué à l'échec tant l'ouvrage de Nicolas Ballet, dans sa densité et son exhaustivité, est exemplaire. Qu'ai-je donc retenu de la lecture de *Shock Factory - culture visuelle des musiques industrielles (1969-1995)* ? Alors que j'ai toujours plus ou moins aimé les musiques industrielles depuis que je les ai découvertes, j'ai toujours mis beaucoup de distance avec le visuel qui s'y rapportait. À l'âge de 12 ans, je regardais mes premiers *Masacre à la tronçonneuse* et autres *Vendredi 13* tout en étant fasciné par l'*artwork* des pochettes des groupes les plus célèbres de *heavy metal* (Killers, au hasard). Ce n'est peut-être que grâce à la lecture du livre de Nicolas Ballet que j'ai enfin compris. Si le *heavy metal* se voulait le prolongement d'une certaine littérature (Edgar Allan Poe, par exemple) ou d'un certain folklore (Belzébuth & Co), la musique industrielle était l'autopsie d'une société malade, au travers d'une scène *underground* radicale et dérangeante. Nicolas Ballet, qui avait choisi la culture visuelle des musiques industrielles comme sujet de thèse, rassemble à partir de 2012 et durant un peu plus de dix ans des masses de documents, mène des dizaines d'entretiens, se plonge dans des tonnes de livres et d'archives. Longue de 780 pages, agrémentée d'un second volume de 1588 pages et d'un troisième, composé de l'ensemble des entretiens sur 600 pages, il soutient cette thèse en 2018. Pour ce livre, il n'a retenu que le tiers de l'ensemble du texte et 86 images, pour un travail d'une dizaine d'années. Bref, un labeur titanique, pour un livre fascinant. La période couverte débute en 1969 pour se terminer aux alentours de 1995 : « La date de 1969 correspond à celle de la création de COUM Transmissions et le milieu des années 1990 à une forme d'essoufflement de la scène à ce moment-là, mais aussi à une transformation du mouvement : le développement d'Internet dans les foyers transformera la façon de communiquer et donc la pratique même du *mail art*, à une époque (années 1970-1980) où l'information circulait soit par voie postale, ou de main en main durant les concerts et dans d'autres lieux. Aussi, la pratique du fanzine et des bulletins d'information se transforme et se diffuse au sein de scènes différentes, ce qui participe à transformer le mouvement. Mais plus encore, il y a une forme d'assimilation de la contre-culture industrielle par des scènes musicales hybrides qui s'approprient certains thèmes industriels pour créer des productions accessibles et commerciales, comme Nine Inch Nails ou Ministry qui, même s'ils existent avant 1995, ont participé à cette transformation progressive du mouvement durant les années 1990 ». Impressionnant, colossal, monumental, sensationnel... Quel superlatif allais-je bien pouvoir employer pour qualifier cet ouvrage en tout point remarquable, qui explore une question finalement trop peu évoquée s'agissant des musiques indus-

trielles ? Si leur histoire en effet est relativement bien établie, il n'en va pas forcément de même des aspects visuels du mouvement. Au-delà de la représentation (souvent floue) que l'on peut se faire de ces musiques, leurs origines politiques, sociales, sociologiques ou artistiques, hors du champ musical, sont moins familières. Rarement un livre m'aura offert une telle impression d'exhaustivité. La plupart des ouvrages thématiques n'offrent au lecteur qu'un tour d'horizon, photographié avec plus ou moins de pertinence, de références, d'anecdotes, et restent à la surface. Nicolas Ballet éventre littéralement son sujet, en explore minutieusement tous les recoins, éclairant ainsi le lecteur sans laisser la moindre zone d'ombre. Certes, selon l'érudition de ce dernier, l'éclairage sera plus ou moins intense, mais il semble improbable de ressortir de la lecture de cet impressionnant pavé sans avoir appris quelque chose. Au fil de la lecture, j'ai enfin compris, dans leur ensemble, mais surtout dans les détails, les démarches parfois brutales, violentes d'une scène qui attire autant qu'elle peut refouler, à l'image des documentaires sur les tueurs en série que l'on regarde d'un œil révolté et de l'autre fasciné, nous amenant ainsi à nous interroger sur la société, mais aussi et surtout, sur notre propre positionnement vis-à-vis de la représentation de la violence, de l'oppression politique ou de l'écologie. *Shock Factory - culture visuelle des musiques industrielles (1969-1995)* sonde, avec pertinence et en profondeur, l'image de la musique industrielle au travers de la myriade de thématiques qu'elle mettait à l'œuvre – et ce qui aurait pu s'avérer une assommante somme d'informations (aussi passionnante, exhaustive et précise soit-elle) est en réalité l'un des livres les plus passionnants sur la musique qu'il m'ait été donné de lire. Au sortir de cette lecture, je ne voyais plus la culture visuelle des musiques industrielles comme une représentation violente, parfois outrancière, mais comme la nécessaire représentation d'une plaie béante propre à remuer les consciences. L'apalissade ? Peut-être, mais « Tout ce qui est dans l'amour, dans le crime, dans la guerre ou dans la folie, il faut que le théâtre nous le rende s'il veut trouver sa nécessité » (Antonin Artaud). Laurent NERZIC

SHOCK FACTORY – CULTURE VISUELLE DES MUSIQUES INDUSTRIELLES (1969- 1995)

NICOLAS BALLE

LES PRESSES DU RÉEL, 456 pages, 32 € – 2023



Cette chronique est une seconde mouture. La première était une erreur. Elle se voulait une synthèse d'un livre colossal. Et quoi de plus casse-gueule que de vouloir condenser plus de 400 pages et 10 ans de travail en une trentaine de lignes ? En réalité, la solution eut été de prendre des notes, des extraits, de les assembler. Mais cet angle